

LA CHRONIQUE DE SYLVETTE III, REINE DE LA RUCHE (Chapitre VI)

Amis des abeilles, dans les précédents numéros des petites chroniques de La Sylve, je vous ai raconté comment se passait l'hiver dans ma ruche, comment j'y ai pris le pouvoir, comment j'ai essaimé, comment maladies, parasites et autres fléaux nous menacent, comment mes ouvrières fabriquent le miel et comment ne pas vous faire avoir lorsque vous achetez ce produit. J'ai pris conscience que mes chroniques privilégiaient presque uniquement le sexe féminin (le féminisme est dans l'air du temps, n'est-ce pas ?), comme si les mâles *apis mellifera* ne jouaient qu'un rôle mineur dans la vie de ma ruche.

Suite à une revendication insistante de la CGAM (Confédération des Géniteurs Apis Mellifera), j'ai accepté de donner

la parole à son Secrétaire général qui vous racontera, mieux que moi, la vie de ceux qu'on appelle « les faux

bourdons », qui, en effet, ne sont pas de la famille de ces gros velus bourdonnants que vous nommez ainsi.

Nous, les mâles *Apis mellifera*

Amis de la ruche, je tiens tout d'abord à remercier la reine Sylvette III d'avoir bien voulu me donner la parole pour vous informer de la situation peu envieuse des mâles *apis mellifera*.



Une ouvrière
photo : Ken Thomas (Wikimedia Commons)

D'abord notre nom : le simple fait d'avoir un abdomen plus arrondi, une tête plus velue et d'être deux fois plus lourds que les ouvrières nous vaut d'être communément appelés « faux bourdons ». D'abord nous ne sommes pas de la même famille que

ces grosses abeilles sauvages très poilues, et surtout il n'y a vraiment rien de faux chez nous. S'il vous plaît, appelez-nous « abeilles mâles » ou « *abeillauds* », ce qui est nettement plus seyant et plus flatteur !



Une reine

Qui sommes-nous ? Sans vouloir vous apitoyer, sachez que nous sommes tous orphelins de père. Nous sommes les fils de

la reine... mais nos œufs ne sont pas fécondés. La reine pond les mêmes œufs que pour nos sœurs ouvrières. Pour nous, les alvéoles sont un peu plus grands mais par contre, pas de sperme fertile qui nous féconderait. Bref, nous n'avons que seize chromosomes issus de notre mère alors que les ouvrières en possèdent trente-deux (dont dix millions de gamètes mâles identiques par œuf, qui en font vraiment des sœurs). Nourriture commune – quelques jours de gelée royale, puis bouillie de pollen mélangé à du miel – pour nous amener à l'éclosion. Nous ne sortons de notre berceau alvéole qu'au bout de vingt-cinq jours, et donc nous y restons quatre jours de plus que les ouvrières et neuf de plus que les futures princesses royales. Nos sœurs ouvrières nous nourrissent les premiers jours. Ensuite, nous puisons directement dans les réserves de miel.



Un faux bourdon en vol
photo : Waugsberg (Wikimedia Commons)

Non seulement orphelins, mais nous sommes moins bien équipés que nos sœurs ouvrières. Nous ne possédons pas de dard pour nous défendre. Vous n'avez rien à craindre de nous. Par contre nous sommes à la merci de toutes les agressions. Et ce n'est pas tout ! Les *abeillauds* ne possèdent pas de glandes cirières (cela aurait pu nous permettre d'aider à la construction des alvéoles), pas non plus de corbeilles creusées dans les pattes pour amasser du pollen. Plus handicapant encore, nous avons une langue plus courte

que nos sœurs, ce qui rend évidemment le butinage beaucoup plus difficile. Vous imaginez déjà les problèmes que vont poser nos besoins alimentaires. Certains diront que nous ne sommes pas équipés de tout ce qui est inutile à notre mission principale, à savoir le sexe et la reproduction. Nous y reviendrons.

Restons positifs, avec quelques équipements supérieurs à ceux de nos sœurs. D'abord nos yeux qui sont deux fois plus grands que ceux des ouvrières et dotés de 8600 facettes (contre 6900 pour elles) Quelle utilité ? Eh bien, par exemple, cette super-vue permet de mieux renseigner la ruche sur des lieux favorables au butinage. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est au moment de l'essaimage que le nombre d'*abeillauds* dans la ruche est au plus haut. Partir avec beaucoup de mâles est un atout appréciable. Nous possédons également des antennes plus longues contenant dix fois plus de récepteurs olfactifs. Cet odorat surdéveloppé permet principalement de repérer les jeunes reines vierges en recherche de princes charmants. En outre nos muscles de vol sont mieux développés que ceux des abeilles – normal puisque nous sommes plus lourds, mais c'est également très utile lors des fortes chaleurs de l'été lorsqu'il faut ventiler de l'air pour rendre la vie supportable dans la ruche. À mettre également à notre actif ce fait souvent méconnu – certains chercheurs ont observé notre rôle lors de l'éducation des jeunes abeilles dans les premiers jours de leur existence : même si la tradition nous réduit à notre fonction reproductrice, il se trouve que nous stimulons l'activité des ouvrières, car des études ont constaté que, sans les *abeillauds*, la production de miel peut être réduite de 20 à 30 %. Ce n'est pas négligeable. Il faut que ça se sache !

Formellement, notre rôle premier est la reproduction. Surtout pas de relations incestueuses avec nos sœurs ouvrières qui n'ont pas le droit de pondre (sauf des œufs non fécondés dans certaines circonstances, s'il n'y a plus de reine dans la

ruche). Et pas de relation sexuelle avec notre mère, bien entendu.

Nous atteignons la maturité sexuelle quinze jours après notre naissance. Notre population dans la ruche dépasse rarement les 200 individus.



Le pénis d'un abeillaud en éversion
photo : Michael L. Smith (Wikimedia Commons)

Il nous faut donc trouver de jeunes princesses vierges à féconder en dehors de notre ruche. C'est ainsi que nous participons au brassage génétique de notre espèce. Dans de nombreuses espèces animales, les mâles cherchent à féconder plusieurs femelles ; c'est l'inverse chez les *apis mellifera* : la diversité est assurée par la multiplicité des accouplements de la reine.



Le bulbe du pénis étendu, contenant le sperme
photo : Michael L. Smith (Wikimedia Commons)

En vérité, ce sont ces jeunes reines vierges qui nous recherchent après avoir assassiné des rivales potentielles qui pourraient compromettre leur prise de pouvoir dans la ruche. Comme elles émettent des phéromones sans ambiguïté la veille de leur vol nuptial, cela émoustille tous les mâles des alentours qui se retrouvent en « congrégation » (c'est le nom scientifique)

d'un grand nombre d'abeillauds dans une sorte de petit nuage qui se forme entre dix et quarante mètres au-dessus du sol. Lorsqu'une jeune reine rejoint ce petit nuage suant de testostérone, elle en épuise beaucoup en prenant de l'altitude... et la plupart des mâles meurent d'épuisement sans parvenir à l'accouplement. Donc restent, avec la jeune reine, une dizaine de mâles provenant de différentes ruches. Pour parvenir à nos fins, nous sommes dotés de petites griffes permettant d'agripper la reine pour faciliter l'introduction de notre pénis. Et quel pénis ! Un pénis inversé (*endophallus*) qui doit surgir violemment grâce à de terribles contractions musculaires. En même temps qu'il éjacule brutalement, le mâle se paralyse, le pénis se rompt, l'amant est projeté en arrière et ne survit pas. Le cadavre émasculé va tomber au sol pour nourrir des oiseaux insectivores. Terrible, non ? Tout cela en cinq secondes au maximum.

Ces étreintes tragiques se reproduisent à l'identique avec cinq à neuf mâles, ce qui permet à la reine de se constituer une spermathèque d'environ sept millions de spermatozoïdes qui lui suffiront pour procréer jusqu'à la fin de sa vie (environ trois ans) en état d'épuisement total. Lorsque les ouvrières sentent une baisse de régime de ponte, elles mettent en œuvre des cellules royales pour remplacer une reine vieillissante qui n'a alors d'autre choix que de quitter sa ruche avec un essaim pour fonder une nouvelle colonie.

Donc, une seule journée nuptiale dans la vie d'une reine et une seule jouissance pour un mâle qui ne survit pas. D'ailleurs la nature a fait en sorte que son phallus ne puisse se rétracter pour servir une seconde fois. Je laisse à chaque lecteur le soin de faire des extrapolations à l'espèce humaine.

Beaucoup de mâles ne sont pas appelés à ces orgies aériennes et funèbres car un vol nuptial ne peut avoir lieu qu'avec certaines conditions favorables : un essaimage récent, une température de 20 °C et

un vent très faible. Généralement, après le mois d'août, comme il n'y a plus d'essaimage, nos fonctions reproductrices ne sont plus sollicitées. Reste à survivre pour les *abeillauds* puceaux. Comme ils ne sont pas inféodés à une ruche (à la différence des ouvrières), ils peuvent vaquer d'une ruche à l'autre... pour chercher un complément de nourriture. Notre langue trop courte ne nous permet pas un butinage suffisant pour notre appétit. Il faut donc survivre avec les réserves de la ruche. Certains disent que nous sommes des pilliers. Autrefois certains apiculteurs cherchaient à nous éliminer comme des parasites dès le mois d'août, pensant naïvement augmenter leur récolte de miel par cette pratique génocidaire.

Il est vrai que début septembre, lorsque les fleurs commencent à se faire plus rares, pour augmenter les réserves de pollen et de miel, nos sœurs ouvrières tiennent le même raisonnement. Par un beau jour encore ensoleillé, alors que nous avons passé la journée à collecter quelques gouttes d'improbable nectar, le retour à la ruche est fatal. Notre tragédie touche à sa fin. Sur la planche d'envol, devant l'entrée de la ruche, les gardiennes nous interdisent de pénétrer. Beaucoup d'entre nous sont dans l'incompréhension de cette mesure d'expulsion et insistent. Mal leur en prend : ils sont immédiatement piqués sans pouvoir



Larves et œufs dans les alvéoles
photo : Waugsberg (Wikimedia Commons)

se défendre, faute de dard. Devant la ruche s'accumulent dans la soirée un tas de cadavres. Les œufs de mâles encore en gestation sont expulsés ou dévorés. Ceux



Un œuf d'abeille

qui se sauvent vont tenter de survivre quelques jours dehors avant de servir de repas à un frelon en maraude ou à une mésange... ou bien de succomber dans la fraîcheur d'une nuit d'automne.

Il n'y a pas un seul mâle dans une ruche en hiver. Pas de bouche inutile. La réserve de miel (de douze à quinze kilos) est vitale pour la survie de la colonie jusqu'aux premières floraisons de fin d'hiver. Nous pouvons le comprendre en nous convainquant que notre mort programmée est un sacrifice utile et nécessaire à la collectivité et à la pérennité de notre espèce.

Cette cruauté de la nature n'est rien quand j'apprends que des apiculteurs pratiquant l'insémination artificielle des reines pour garantir la pureté d'une espèce prélèvent notre sperme à la loupe binoculaire, avec une seringue, après nous avoir arraché la tête.

La reine Sylvette III sait bien que le secrétaire général de la CGAM sera bientôt exécuté sur ordre. Quelle ingratitude ! Adieu donc mes amis... et ruminez bien sur notre sort peu enviable !

*Pour le secrétaire général de la CGAM,
Le secrétaire particulier de Son Altesse
Royale, Sylvette III, reine de la ruche :
Michel GUILLERAULT-BONNET, apiculteur*
